

Mimétisme et génocides

(in *Cahier de l'Herne Girard*, sous la direction de Mark Anspach, Paris : l'Herne 2008, pp. 247-254)

1. Le problème

Les descriptions détaillées de violences collectives modernes, surtout politiques, comme les pogroms, les émeutes raciales, le nettoyage ethnique, l'holocauste ou les génocides donnent de ces phénomènes une image à première vue fort différente de celle que nous offre la théorie girardienne de la crise mimétique. En effet presque toutes les analyses de ces violences s'accordent pour reconnaître l'importance de meneurs du jeu, d'acteurs politiques principaux, de spécialistes et de véritables entrepreneurs de la violence sans lesquels les massacres n'auraient pas eu lieu et les événements auraient pris une tournure toute différente. Loin d'être spontanée, l'effet d'une contagion qui envahit l'ensemble de la société, la violence collective, d'après certains des meilleurs exemples que nous possédions semble être planifiée, organisée, réfléchie, sinon rationnelle, le résultat d'une action concertée et coordonnée. Or comment concilier ces descriptions avec la conception girardienne de la crise, le rôle qu'elle accorde au mimétisme et l'importance qu'elle donne aux phénomènes de contagion? Si les grandes violences collectives du 20^{ème} siècle, plutôt que le fait de foules en furie furent perpétrées par des groupes organisés, structurés et disciplinés n'est-ce pas aux raisons et aux croyances qui motivent les membres de ces groupes et aux institutions dont ils sont les représentants qu'il faut remonter pour expliquer leurs actes plutôt qu'à un obscur mécanisme d'imitation qui les emporterait contre leur gré?

Comme le fait remarquer Jacques Sémelin dans un ouvrage récent

L'œuvre girardienne met mal à l'aise celui qui veut rester près des faits sociaux et historiques. Sa théorie est construite sur une hypothèse séduisante de la mimésis à la base de toute relation humaine... à partir de laquelle il entend expliquer aussi bien le conflit amoureux que la guerre. Mais s'il paraît convaincant quand il fait l'analyse de la psychologie des héros de Shakespeare ou Dostoïevski, il reste allusif ou muet sur les conflits contemporains.¹

Est-il possible de rendre compte de cette différence, de combler cet écart ou faut-il au contraire en conclure que plusieurs phénomènes modernes de violence collective échappent à la théorie girardienne?

En fait cet écart soulève deux types problèmes différents qu'il convient de distinguer. Premièrement, il y a ce qu'on pourrait nommer l'applicabilité. La théorie girardienne peut-elle

¹ J. Sémelin *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides* (Paris: Seuil, 2005) p. 117.

rendre compte des épisodes modernes de violence collective. Malgré l'échec de plusieurs observateurs à repérer le mimétisme au sein de la violence politique moderne, peut-on l'y découvrir à l'œuvre et que nous apporte une explication mimétique par rapport aux analyses existantes? Cependant, à supposer que l'on réponde positivement à cette première question un nouvel ordre de difficultés surgit. Il s'agit cette fois d'une question interne à la théorie mimétique. En effet, deuxièmement, les violences politiques modernes sont marquées par l'échec du mécanisme victimaire. Ce sont des crises sans résolution. Le génocide arménien, l'holocauste ou le génocide rwandais sont atypiques au sein de l'univers girardien dans la mesure où leur manque le processus victimaire de résolution de la crise. La violence s'arrête, lorsqu'elle s'arrête, soit, faute de combattants, faute de victimes, soit, suite à une intervention extérieure. Les boucs émissaires ne manquent pas, mais justement il y en a trop, aucun ne devient La Victime en passe de sacralisation qui met fin aux violences réciproques.

Si l'échec du mécanisme victimaire est un phénomène atypique dans l'univers de la mythologie tel que nous le décrit Girard il apparaît au contraire comme caractéristique des violences politiques que nous connaissons trop bien. C'est pourquoi les deux questions sont étroitement liées, car même si le mimétisme est bel est bien présent dans les violences politiques, l'échec de la résolution victimaire ne remet-il pas en cause une des clauses centrales de la théorie. La théorie mimétique postule l'existence d'un mécanisme autorégulateur de la violence et de ce mécanisme elle fait sortir en dernière analyse l'ensemble de la culture humaine. Or si dans les violences politiques modernes ce mécanisme n'intervient pas n'y a-t-il pas là un problème fondamental, une difficulté d'autant plus sérieuse que l'on aura reconnu que ces violences sont le fruit d'une dynamique mimétique?

Girard possède une réponse générale à cette objection. Elle consiste à dire que la Révélation Chrétienne a rendu impossible *l'unanimité moins un* qui met terme à la crise. Elle nous impose de nous réconcilier sans victimes. La défaillance du mécanisme victimaire dans les violences politiques modernes ne doit donc pas nous surprendre. Elle correspond à ce à quoi il faut s'attendre. Malheureusement, à supposer même que cette réponse soit vraie il faut avouer qu'elle laisse la question entière. Car elle ne permet pas de comprendre comment se différencient les uns des autres les régimes mimétiques qui conduisent dans un cas à l'expulsion réussie d'une unique victime capable de réconcilier la communauté et dans l'autre cas à une fuite en avant dans l'horreur qui ne semble susceptible de s'arrêter que pour des raisons contingentes, extérieures à la dynamique violente elle-même. Il importe donc d'expliquer et de comprendre en termes internes à la théorie l'incapacité de violences politiques modernes à se clore spontanément par une réconciliation contre une unique victime.

2. Intermède méthodologique

Pour partie la réponse à la question de l'écart entre l'analyse girardienne et les descriptions sociologiques de violences collectives est méthodologique. Toute observation est guidée par une théorie. Si plusieurs observateurs ne repèrent pas le genre de phénomènes sur lesquels Girard appuie sa démonstration c'est possiblement parce qu'ils ne les cherchent pas, ou même parce que quand ils les voient, ils n'y prêtent pas attention. Ainsi Charles Tilly dans *The Politics of Collective Violence* mentionne, mais seulement en passant comme un phénomène de peu d'intérêt, qu'en France au 18^{ième} siècle de nombreux épisodes de violence collective commençaient par une attaque contre des parias ou des personnes déshonorées.² Il n'en fait plus mention par la suite, comme si cette « bizarrerie » n'avait rien à voir avec le sujet à l'étude. L'échec de nombreux observateurs à reconnaître les phénomènes mimétiques reflète peut-être moins l'absence de ces phénomènes que les œillères qu'ils portent. Ces observateurs sont souvent méticuleux et attentifs mais ils ont d'autres préjugés théoriques. Les phénomènes qui intéressent Girard leurs semblent plus anecdotiques que significatifs. Cependant, cette remarque méthodologique reste un chèque sans provision tant qu'on n'a pas montré sur des exemples empiriques le mimétisme à l'œuvre dans les violences collectives modernes. C'est ce que je me propose de faire en prenant appui pour l'essentiel sur les analyses comparatives de génocides de Manus Midlarsky dans *The Killing Trap*³. Je tenterai de montrer que l'explication des génocides qu'il propose est essentiellement une théorie du bouc émissaire.

3. Massacre et mimétisme

« Il y a quelque paradoxe, dit Jacques Sémelin, à raisonner sur l'individu en soi, comme s'il s'agissait d'une unité moléculaire du social. Car cet individu ne devient véritablement meurtrier de masse qu'en étant relié à une collectivité dont il n'est qu'un maillon. »⁴ Plus encore, il ajoute « les tueurs sont en *groupe*. Qu'ils avancent masqués ou à découverts, qu'ils soient en uniformes ou en civil, ils sont assemblés... une chose est sûre : c'est le groupe qui sert d'opérateur collectif au meurtre de masse. C'est le groupe qui métamorphose les individus en tueurs. »⁵ Sémelin ne reconnaît pourtant aucune dimension mimétique à cette violence. C'est à l'idéologie qu'il fait appel afin de rendre compte du devenir meurtrier des groupes humains.

² Ch. Tilly, op. cit., p. 159

³ M. I. Midlarsky *The Killing Trap. Genocide in the Twentieth Century* (Cambridge University Press, 2005).

⁴ J. Sémelin, op. cit., p. 287.

⁵ Ibid, p. 288. L'importance des groupes est aussi reconnue par L. May *Crimes Against Humanity A Normative Account* (New York : Cambridge University Press, 2005) qui en fait même une caractéristique définitionnelle des crimes contre l'humanité p. 80-90.

Certes les discours incendiaires jouent un rôle et les idéologies mortifères sont souvent fondamentales soit dans la formation d'attroupements menaçants, soit dans la constitution de milices sanguinaires ou de groupes paramilitaires. Cependant Sémelin nous apporte aussi une autre réponse. C'est le groupe, nous dit-il, qui transforme l'individu en tueur. Alors que les idéologies changent, le groupe reste dans tous les cas l'opérateur universel de cette transmutation. Force est alors de reconnaître, quoiqu'il en veuille, que l'hypothèse girardienne a au moins l'avantage de nous permettre de comprendre pourquoi et comment une telle métamorphose s'accomplit. Elle rend compte de la façon dont la puissance du collectif vient se substituer à la décision individuelle et entraîne les agents à poser des gestes que jamais en temps normal ils ne commettraient à titre individuel.

Comme le rappelle Girard dans son analyse du 'miracle' d'Apollonius de Tyane, en temps normal, lorsque les hommes ne sont pas sous l'influence de la contagion mimétique qui les polarise contre des victimes désignées, personne ne veut être le premier à s'attaquer à des innocents sans défense.⁶ Le groupe qu'il soit structuré et discipliné ou un rassemblement informel permet à chacun de ne faire pas plus que ce que font tous les autres. Le mimétisme, l'imitation est ce qui facilite le passage à l'acte, ce qui rend possible l'impensable et convertit des gens ordinaires en tueurs. A l'opposé et comme une preuve *a contrario* de l'hypothèse, le comportement du Christ dans l'épisode de la femme adultère dissout le groupe, renvoyant chacun à sa responsabilité personnelle, « que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre ». Ce n'est donc pas un hasard si toujours les tueurs sont assemblés, ce n'est pas un accident s'ils viennent en bandes plutôt qu'un à un. Sémelin ne fait que reconnaître l'importance des groupes dans les violences qu'il analyse; il se borne à observer que les tueurs viennent ensemble, qu'ils n'agissent pas isolément, mais la théorie mimétique nous permet de comprendre pourquoi il en va ainsi.

La place centrale des groupes dans les violences génocidaires nous conduit à aborder la question du rôle prépondérant des entrepreneurs politiques, des groupes organisés et des spécialistes de la violence. Les violences collectives sont rarement des violences spontanées. Malgré les apparences superficielles, les emportements violents des foules sont généralement le fruit de manipulations et de l'action concertée d'individus déterminés. Elles n'apparaissent pas comme le résultat d'une imitation qui envahit progressivement une communauté. Au contraire, elles sont organisées. Elles ont lieu parce qu'il y a des meneurs du jeu, des entrepreneurs politiques qu'elles arrangent, qui savent les exploiter et qui se démentent à exciter les foules. Sans eux pas de massacres, ou beaucoup moins. N'est-ce donc pas vers les intérêts qu'ils représentent

⁶ R. Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair* (Paris : Grasset, 1999) p. 83-87.

qu'il faut se tourner pour comprendre l'irruption de la violence plutôt que vers l'imitation? Pourquoi invoquer un mécanisme de contagion lorsqu'on a affaire à des groupes structurés, des troupes disciplinées capables de résister à l'entraînement de la violence et ne répondre qu'à des ordres précis contre des cibles déterminées?

Cependant, ne peut-on pas appliquer aux chefs et aux entrepreneurs politiques l'idée que l'individu ne constitue pas « l'unité moléculaire du social »? Ne peut-on pas considérer qu'eux aussi ne sont que des « maillons » de la communauté? Pour le dire autrement, ce n'est pas parce qu'il y a des agitateurs, des mots d'ordre, des activistes, des... responsables politiques, que le mimétisme est absent.⁷ Au contraire, les meneurs demandent des suiveurs et ils ne sont meneurs que s'ils sont suivis. Comme l'a montré Jean-Pierre Dupuy, entre une panique et une foule structurée comme l'armée ou l'église, il y a des différences importantes, mais un même mécanisme d'imitation rend compte de l'une et de l'autre.⁸ La présence d'acteurs politiques principaux n'infirmes pas le rôle du mimétisme; elle le confirme. Il n'y a pas d'imitation sans modèle. Dans la crise mimétique les modèles ne semblent disparaître que lorsque chacun est devenu le modèle de tous. Mais s'il semble ne plus y avoir de modèles c'est parce que tous sont modèles. Il n'y a plus de point unique vers lequel tous les regards convergent. Ce foyer de tous les désirs réapparaîtra à la résolution de la crise, lorsque la victime réconciliatrice deviendra le médiateur extérieur par excellence, la source de toute autorité.

Dans les violences politiques la situation est toute différente. Elles sont suscitées par les autorités en place ou par des entrepreneurs politiques qui les contestent. C'est-à-dire, par des meneurs, des modèles, des gens qui donnent leur haine et leur ressentiment à imiter. Qu'il s'agisse du pouvoir légitime ou de ceux qui le défient la violence ne prend, elle ne passe du terrorisme ou de l'assassinat politique au massacre et au génocide que si les meneurs et la majorité des sociétaires s'entendent sur les victimes désignées. Les victimes ne sont pas choisies au hasard. Elles appartiennent à un groupe, une minorité (ou à plusieurs), à des « autres » qui sont exclus de la communauté dont les dirigeants tout autant que les « gens ordinaires » ne sont que des maillons. Mais la violence génocidaire ne s'emballe que s'il y a entente contre les victimes. Cet accord est une condition politique des persécutions de masse. Premièrement parce que plus elles sont importantes et plus elles demandent la collaboration de nombreux participants. Deuxièmement, parce qu'elles ne sont politiquement possible que si les exécutants et les tiers qui laissent faire, qu'ils en profitent ou non, sont assurés que demain ce ne sera pas leur tour. Cette

⁷ Jean-Paul Sartre dans *Critique de la raison dialectique* (Paris : Gallimard, 1960) au cours de son analyse des groupes en fusion à partir d'exemple de violences collectives démontre clairement l'identité entre le groupe et son chef et fait de cette équivalence la clef de voûte de sa théorie de la liberté politique.

⁸ Jean-Pierre Dupuy *La Panique* (Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2003).

assurance ils ne peuvent l'avoir que s'ils sont persuadés que les victimes sont coupables, que le châtement qui s'abat sur elles est justifié, en raison de leurs crimes ou par simple prudence.

4. Le piège mortel

The Killing Trap est une analyse comparative de trois génocides : le massacre des Arméniens d'Anatolie, l'extermination de six millions de juifs d'Europe et le génocide rwandais. Midlarsky compare entre eux ces trois événements afin de dégager leurs points communs. Puis, en les rapprochant des opérations de nettoyage ethnique en Bosnie et des crimes du régime Pol Pot au Cambodge, il cherche à isoler les caractéristiques essentielles des génocides par rapport à d'autres types de violences collectives. Il en tire une théorie générale des génocides comme forme particulière de violence politique.

Son modèle explicatif qui comporte quatre éléments fondamentaux : premièrement, la continuité meurtrière, deuxièmement, la validation, troisièmement, la perte et quatrièmement la punition altruiste. Ces quatre éléments constituent les conditions nécessaires des génocides au sens où un génocide ne peut avoir lieu que si ces conditions sont satisfaites. Mais elles ne sont pas suffisantes, leur simple présence ne suffit pas pour déclencher un génocide il faut aussi un choix politique, le recours à une *realpolitik* imprudente. L'auteur de *The Killing Trap* ne distingue pas explicitement comme je le fais entre les quatre premières conditions et la cinquième. Cependant sa façon de voir les choses suggère qu'il y a là une différence importante, car les quatre premières conditions constituent des contraintes ou renvoient à de situations qui s'imposent aux agents de l'extérieur tandis que la cinquième à trait aux actions du décideur politique, à sa façon de répondre aux événements. L'approche de Midlarsky consiste à montrer que dans tous les cas de génocide ces cinq conditions sont présentes, mais si l'une ou l'autre est absente, même dans des circonstances dont on pourrait penser qu'elles devraient conduire au génocide, les politiques génocidaires ont été évitées. C'est le cas par exemple de la Bulgarie qui alliée de l'Allemagne nazie durant la seconde guerre a réussi à protéger sa population juive de la déportation.

Les deux premières conditions sont étroitement liées. La continuité meurtrière c'est le fait que les génocides ne naissent pas en des terreaux vierges de violence et de persécution. Ils prennent place en des lieux et au sein de populations qui ont déjà fait l'expérience ou pratiqué à moins grande échelle et de façon moins intense des comportements persécuteurs du même genre. La continuité n'est pas une simple suite chronologique, mais le fait que les violences passées et présentes sont liées. Comme il nous le dit :

What is required is that perpetrators be aware that there have occurred massacres of elements of the victim population in the recent past and that they identify with the political goals and mindset of earlier perpetrators. Identification can provide a bridge between the recent past and present, and

make subsequent mass murder more likely to occur. Vulnerability of the victim, a necessary condition for genocide, has been clearly established.⁹

La continuité meurtrière renvoie donc à deux phénomènes distincts : l'identification entre les exécutants passés et présents et la vulnérabilité des victimes. L'identification, le fait que les tueurs ne sont pas les premiers, signifie qu'ils ne sont pas simplement des fous ou des insensés. Il y en avait d'autres déjà qui ont pensé et agit comme eux. Ils peuvent se référer à des modèles. La vulnérabilité des victimes, leur incapacité à se défendre en fait des victimes sacrificables. Ces deux éléments, la vulnérabilité des victimes et le bien fondé des politiques homicides, leur caractère acceptable, sont à nouveau confirmés par ce que Midlarsky nomme la « validation ». Il entend par là l'impunité comprise au sens large. C'est-à-dire le fait que les massacres passés n'ont eu que peu ou pas de conséquences désagréables pour ceux qui les ont perpétrés. Les massacres passés sont aussi validés et les intentions génocidaires encouragées par l'indifférence ou l'enthousiasme parfois de larges segments de la population locale, et enfin par le désintérêt de la communauté internationale. La validation des massacres passés ainsi comprise a au moins deux conséquences sur la dynamique des génocides. Elle confirme le caractère sacrificable des victimes et redouble l'effet de l'identification. Les persécuteurs n'ont pas seulement des modèles passés, ils ont aussi aujourd'hui des appuis; ils sont entourés de tiers qui ne les sanctionnent pas. La validation signifie qu'il existe des autres qui approuvent les actions des homicides ou du moins qui les comprennent et sont prêts à fermer les yeux. Elle signifie aussi que les victimes sont bel et bien sacrificables, que personne ne va prendre leur parti.

Midlarsky nomme la perte (loss) le fait que les États qui ont adopté une politique génocidaire avaient subi auparavant une « perte », par exemple une réduction de leur territoire, des revers militaires ou des échecs politiques majeurs. Quelle qu'en soit la nature les génocides ont toujours lieu en réponse à une perte réelle ou ressentie comme telle. Selon lui, il est significatif que le génocide des Juifs européens ne débute véritablement qu'en 1941 au moment où les Allemands commencent à prendre conscience qu'ils vont perdre la guerre. Ce n'est pas un hasard non plus s'il s'accroît au fur et à mesure que les revers militaires se font plus nombreux.¹⁰ L'empire Ottoman juste avant le début du génocide venait d'essuyer des échecs militaires importants, d'autant plus traumatisants qu'au siècle précédent l'empire avait perdu l'ensemble de ses territoires européens. Son entrée en guerre avait été un coup risqué afin de tenter de recouvrer sa grandeur passée. En 1915 la décision de participer au conflit du côté des puissances centrales ressemblait de plus en plus à une erreur. Finalement, au Rwanda aussi le génocide fut déclenché

⁹ Midlarsky, op. cit., p. 43.

¹⁰ Midlarsky, op. cit., p. 147.

dans une situation de « perte ». Seule une intervention militaire française avait l'année précédente sauvé in extremis le régime du président Habyarimana. Une partie du territoire était maintenant sous le contrôle des rebelles et les Accords d'Arusha de juillet 1993, par lesquels s'était conclu la paix, imposaient la fin du régime à parti unique et une dévolution du pouvoir au profit des rebelles Tutsi et des partis Hutu modérés. Dans les trois cas les génocides ont eu lieu dans des situations où l'État responsable venait de subir des pertes importantes et selon Midlarsky ils constituent une forme de compensation ou de réponse à ces échecs.¹¹

Midlarsky considère la réduction territoriale comme forme paradigmatique de la perte car elle entraîne souvent des mouvements forcés de population, des flux de réfugiés. Et en effet, l'Europe de l'est, l'Anatolie du début du vingtième siècle et le Rwanda en 1994 abritaient, pour des raisons diverses, un nombre important de réfugiés. Ceux-ci selon lui jouent un double rôle dans la dynamique des génocides. Premièrement, ils forment une population qui plus que toute autre a fait l'expérience de la perte, qui a été directement touchée, déracinée et déplacée. Les réfugiés sont des gens qui ont perdu leur maison, tout ou une partie de leur avoir, leur pays et parfois des membres de leur famille. Ils sont « la perte incarnée », la mémoire vivante de l'échec. Ils rendent difficile d'oublier, de passer l'éponge sur le passé. Deuxièmement, et cela est lié, c'est souvent au sein de ces populations déplacées que seront recrutés les principaux exécutants des génocides.¹²

La quatrième condition nécessaire selon Midlarsky est « le châtimeut altruiste ». Il considère que le « châtimeut altruiste » est lié à la « perte »; il constitue selon lui un moyen de compenser la perte subie, une réponse à l'échec souffert. Qu'est-ce que le « châtimeut altruiste »? Midlarsky le définit page 110 comme

a punishment inflicted on a defector from cooperation, which is costly to the punisher and without material gain

Une punition infligée à quelqu'un qui a refusé de coopérer. Elle coûte à celui qui l'impose et ne lui rapporte aucun gain matériel. Le « châtimeut altruiste » selon Midlarsky nous permet de comprendre que tant de gens soutiennent des politiques génocidaires qui imposent aux États des coûts importants et ne leurs offrent aucun gain matériel. L'Allemagne détournait du front des ressources importantes pour continuer sa politique d'extermination. Plus, on sait que le génocide s'intensifiait alors que les défaites militaires allemandes augmentaient, donc lorsque ses ressources auraient pu être utilisées d'autant plus utilement. Certains auteurs considèrent que la croissance économique de la Turquie fut retardée d'un siècle par le génocide arménien et

¹¹ Ibid, p. 86-90.

¹² Ibid, p. 164.

l'expulsion subséquente des Grecs d'Anatolie, qui constituaient, les uns et les autres, la majorité des classes commerçantes et artisanales.¹³ Quant au Rwanda on peut penser que les ressources dépensées pour entraîner les milices génocidaires et acheter des machettes auraient été plus profitablement utilisées à combattre les rebelles dont l'offensive avait repris. Pour Midlarsky c'est le « châtement altruiste », la propension à punir ceux qui font défection même lorsqu'il nous en coûte, qui explique que des populations entières adhèrent à des politiques monstrueuses qui leur sont sans profit et même néfastes. Le « châtement altruiste » selon Midlarsky, c'est le fait que des populations qui ont subi des pertes acceptent de s'imposer des coûts importants pour punir ceux qu'elles croient responsables de ces pertes.

Tel est le mécanisme des génocides selon Midlarsky. Premièrement des modèles, des exemples, une forme d'autorisation qui rendent le comportement meurtrier acceptable; deuxièmement une population sacrificable; troisièmement une perte, un échec ou revers, des réfugiés, une population blessée qui exige d'être compensé pour la perte qu'elle a subi; enfin quatrièmement le « châtement altruiste », la compensation elle-même, le malheur qu'on impose à ceux qui sont tenus pour responsables de la perte. Bref, Midlarsky décrit les victimes de génocides comme des boucs émissaires, ni plus, ni moins et il reconnaît à l'imitation des exemples passés, à la pression des pairs, au mimétisme sans le nommé, un rôle fondamental dans ce processus. Afin que le génocide puisse prendre place il faut aussi que ces victimes soient sacrificables, qu'elles soient de bons boucs émissaires au sens de Girard. C'est-à-dire qu'elles soient sans défense et sans défenseurs, que nul ne soit prêt à les aider. Enfin, le motif, le moteur du comportement homicide, n'est rien d'autre que le déplacement de la violence, la compensation, la vengeance exercée contre des tiers sacrificables pour un échec qui a été infligé par d'autres.

5. Mimétisme et politique

Cependant, selon Midlarsky, cela n'est pas suffisant. Pour qu'un génocide ait lieu, il faut de plus que l'État adopte des moyens d'action d'un certain type, une *realpolitik*. La *realpolitik* nous dit-il est une conception politique selon laquelle le succès est la mesure de toute politique et où le succès est défini comme le fait de maintenir et de renforcer l'État.¹⁴ Cependant ce qui fait vraiment la différence ce n'est pas tant une théorie particulière qu'un certain type d'action. La *realpolitik* comme telle ajoute-t-il conduit rarement, sinon jamais au génocide.¹⁵ Seule la « *realpolitik* imprudente » peut conduire au génocide. Une *realpolitik* imprudente est une

¹³ Ibid, p. 70.

¹⁴ Ibid, p. 92.

¹⁵ Ibid, p. 113.

politique de la force brute qui réagit de façon disproportionnée aux provocations, aux obstacles, aux revers.¹⁶ La *realpolitik* imprudente n'est donc pas une conception de la politique mais renvoie à une réaction de l'État caractérisée par la violence et une répression disproportionnées. Le recours à une *realpolitik* imprudente ainsi définie pose deux problèmes. Le premier c'est que la *realpolitik* imprudente conçue comme une suite d'action, plutôt que comme une théorie politique, n'est pas capable d'agir comme cause susceptible d'expliquer le génocide car elle ne se distingue plus des gestes, des actions et des politiques meurtrières qui constituent le génocide. Le second problème c'est que la *realpolitik* imprudente ainsi définie s'oppose à la *realpolitik* conçue comme théorie politique.

Si la *realpolitik* consiste à penser que le succès est l'aune à laquelle se mesure toute politique et la sauvegarde de l'État la mesure du succès alors, il semble que la *realpolitik* n'est pas imprudente *par définition*. C'est d'ailleurs ce qu'on pensait ses grands représentants. Un État peut, parfois même, doit prendre des risques, mais des risques mesurés. Ceux qui acceptent des risques fous, qui adoptent des politiques de toute évidence désastreuses dans le seul but de punir ceux qu'ils jugent responsables de leur échec passé ont manifestement perdu de vue que le succès est la mesure de toute politique et que la survie de l'État la mesure du succès. La *realpolitik* imprudente n'a de la *realpolitik* que le nom. Elle ne constitue pas une politique d'un type particulier, par exemple réaliste, mais simplement le fait que ceux qui perpétuent les génocides adoptent les politiques qu'ils adoptent. Les deux problèmes se rejoignent, la *realpolitik* imprudente n'explique rien, surtout pas pourquoi ceux qui la pratiquent élisent une politique aussi « imprudente ».

La théorie mimétique permet de répondre à cette question. Ceux qui choisissent une *realpolitik* imprudente adoptent cette politique parce que les quatre autres conditions sont satisfaites. Pour le voir clairement, il suffit de reformuler les quatre conditions de Midlarsky dans les termes de la théorie mimétique. La première condition, la continuité meurtrière, c'est l'existence de modèles violents, de paradigmes qui déterminent le comportement à adopter et désignent les victimes. La seconde condition, la validation, c'est l'existence d'une population de victimes sacrificiables. C'est-à-dire des victimes qui sont sans défense et qui n'ont pas de défenseurs, que nul ne viendra venger par la suite. C'est ce que signifient l'impunité, l'indifférence des populations locales et le désintérêt de la communauté internationale. La troisième condition, la perte, c'est le désastre qui frappe la communauté, la crise, le mal qu'il s'agit de compenser. Enfin, la quatrième condition c'est le mécanisme de transfert de la violence lui-même, le processus par lequel une victime sacrificiable est substituée à un ennemi inaccessible

¹⁶ Ibid, p. 83.

ou compense pour un mal contre lequel on ne peut rien. C'est tout, il n'est pas besoin de plus; la *realpolitik* imprudente n'ajoute rien, n'explique rien. Elle n'est pas autre chose que le génocide lui-même. Le génocide est une politique de bouc émissaire qui s'ignore, comme toutes les politiques de bouc émissaire.

La démonstration de Midlarsky présente un double intérêt fondamental, premièrement épistémologique. Ignorant tout de la théorie de Girard¹⁷ et suivant au plus près les données historiques et sociologiques sur trois génocides il redécouvre sans le savoir les caractéristiques fondamentales du mécanisme victimaire. Lui manque l'hypothèse du mimétisme, néanmoins les variables macrosociologiques qu'il repère sont celles-là même que la théorie mimétique prédit. Le travail de Midlarsky constitue donc un test sérieux de la théorie girardienne dans la mesure où l'enquête de *The Killing Trap* n'a été menée ni dans le but de confirmer, ni avec l'intention d'infirmer l'hypothèse de la victime émissaire. Midlarsky ne peut être accusé ni de complaisance excessive, ni d'animosité particulière. Il a simplement tenté de comprendre un phénomène terrible.

L'apport anthropologique est, je crois, plus important encore. La recherche de Midlarsky découvre la structure de la violence sacrificielle dans un contexte politique d'où pour l'essentiel toute dimension religieuse est absente. Les génocides du vingtième siècle ont été des massacres séculiers, des crimes politiques où le rôle des idéologies religieuses lorsqu'il existait était tout à fait réduit par rapport aux justifications politiques. J'y vois pour ma part une preuve supplémentaire de l'universalité de l'hypothèse girardienne. Qu'on retrouve à l'extérieur de tout contexte religieux la structure fondamentale du mécanisme sacrificiel conforte la thèse selon laquelle le mécanisme victimaire est à l'origine de l'ensemble de la culture humaine et un élément central de notre vie collective. Cela témoigne du rôle fondamental du mimétisme dans les sociétés humaines et suggère que la polarisation mimétique contre des victimes constitue une espèce de point fixe de nos systèmes sociaux, un extremum, vers lequel ils évoluent spontanément lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes.

6. Violence sacrificielle et crise

Si l'analyse précédente est exacte, il est possible de comprendre pourquoi au cours d'un épisode génocidaire ne surgit pas une victime unique contre laquelle l'ensemble de la communauté se réconcilie. Les génocides ne doivent pas être pensés sous la forme de la crise originale et du meurtre fondateur, mais plutôt comme des sacrifices humains accomplis hors de tout cadre rituel. Une des caractéristiques essentielles de la crise sacrificielle c'est le devenir

¹⁷ Du moins autant qu'on puisse en juger sans lui poser directement la question. Il ne mentionne jamais l'hypothèse mimétique et aucune des œuvres de Girard n'apparaît dans sa bibliographie.

double des rivaux, le fait que peu à peu les différences entre les adversaires s'effacent pour ne laisser place qu'à une indifférenciation violente où tous deviennent semblables. Ce qui signifie qu'au cours de la crise la différence entre victimes et bourreaux peu à peu disparaît. Chacun des adversaires cherche bien à s'emparer de cette différence et proclame que les victimes de son parti sont de vraies victimes innocentes tandis que ses adversaires sont des monstres sanguinaires qui méritent la violence qui les frappe, mais par ce processus même l'identité entre les violents est établie. Ils deviennent des jumeaux de la violence. Or ce devenir double des rivaux est indispensable à la résolution de la crise. Il est la condition nécessaire à la substitution universelle de la violence qui permet à toutes les haines de s'assouvir contre une même victime.

A l'opposé les violences génocidaires sont marquées par l'asymétrie entre les victimes et les bourreaux. Cette asymétrie n'est pas temporaire, destinée à disparaître au fur et à mesure que la violence évolue. Au contraire, elle reste en place du début à la fin du génocide et c'est pourquoi le transfert violent contre une seule victime demeure impossible. D'un côté des groupes armés, des milices, des troupes régulières ou des foules encouragées par les forces de l'ordre et les autorités locales, de l'autre une population sans défense, des femmes, des enfants, des vieillards et des hommes avec ou sans armes, mais de toute façon débordés, incapables d'offrir une résistance. Cette asymétrie est vraie de tous les génocides et elle définit les victimes non comme les rivaux des bourreaux, non comme leurs adversaires, mais comme des proies, des victimes sacrificiables. Non pas comme ceux contre qui on combat, mais comme ceux sur qui ont assouvi une violence frustrée afin de se libérer si possible d'un mal dont la cause nous échappe. Les génocides ressemblent à des sacrifices parce qu'ils sont exécutés par des officiants désignés, le plus souvent des spécialistes de la violence, et parce qu'ils sont entérinés par les autorités en place desquelles ils reçoivent une sanction morale. Les génocides ressemblent aux crises rituelles, mises en scènes dont le but est de ramener l'ordre au sein de la société. Ils sont organisés par des autorités reconnues et le plus souvent leur exécution est confiée à des officiants spécialistes.

Ces « sacrifices » cependant se déroulent hors de tout cadre rituel. C'est aussi ce qui explique qu'ils sont sans fin. Un rituel ce n'est pas seulement des gestes particuliers, des rôles différents, une division du travail, il définit aussi un temps et un espace à part. Il rompt la continuité quotidienne. Le rituel est introduit par des actions connues, répétées depuis longtemps, qui instaurent un espace et une durée sacrée. Il a un début et une fin et est repris périodiquement. A l'opposé le génocide est en continuité avec la vie quotidienne. Il s'inscrit dans la suite des choses. Il ne constitue pas un intermède séparé dont le but est de chercher sur un autre plan que celui où se déroule la vie de tous les jours la solution des problèmes qu'elle nous pose. Le

génocide est une politique, ce n'est pas un rituel sacrificiel. C'est pourquoi il n'a pas de fin, pas d'autre fin naturelle que son accomplissement total.

Paul Dumouchel
Graduate School of Core Ethics and Frontier Sciences
Ritsumeikan University